

COLLECTION DU DOMAINE PUBLIC

LA PETITE GLANEUSE

BERQUIN, ARNAUD

Comédie — 1873

RÉPLIQUE · TEXTE INTÉGRAL LIBRE & GRATUIT

NOTE D'ÉDITION & DOMAINE PUBLIC

*Cette œuvre dramatique appartient au **Domaine Public** universel. Libre de droits patrimoniaux, elle peut être lue, montée sur scène, imprimée et partagée en toute liberté.*

À propos de cette édition

Conçue pour le travail du comédien et la pratique du plateau, cette édition privilégie la lisibilité et l'aisance de mémorisation :

- **Confort de lecture** : Justification courte au fer à gauche pour alléger l'effort visuel et sécuriser le retour du regard.
- **Distinction immédiate** : Répliques en **Cormorant Garamond** et didascalies en **Inter**, évitant toute confusion à voix haute.
- **Repérage scénique** : Numérotation discrète toutes les 5 lignes et marges aérées de 20 mm pour les annotations de jeu.

L'application Réplique

Cette édition vous est offerte par **Réplique**, l'outil d'apprentissage des textes créé pour les comédiens et les metteurs en scène.

L'application vous accompagne dans l'apprentissage de vos rôles grâce à un parcours progressif (textes à trous, masquage par initiale, récitation au micro) et un **mode Italienne** qui vous donne la réplique au bon tempo, secondé par un souffleur discret en cas d'hésitation.

Répétez vos textes et retrouvez nos éditions sur

www.replique.pro

PERSONNAGES

MARCELLIN	48 répliques
MONSIEUR DE BEAUVAL	44 répliques
ÉMILIE	42 répliques
HUBERT	32 répliques
HENRIETTE	26 répliques
MADAME DE JOINVILLE	16 répliques

SOMMAIRE

 Cliquez sur un acte pour y accéder directement

LA PETITE GLANEUSE	5
--------------------------	---

LA PETITE GLANEUSE

SCÈNE PREMIÈRE

(Elle pose sa corbeille à terre, et regarde dedans, d'un air satisfait.)

(Elle enfonce des deux mains les épis dans la corbeille.)

(Elle se lève, prend d'une main les deux bouts de son tablier, et s'apprête de l'autre à y jeter les épis qu'elle ramasse, lorsqu'elle entend du bruit.)

(Elle retourne à sa corbeille, la reprend et veut s'en aller.)

ÉMILIE *(tenant des deux mains, par les anses, une corbeille pleine d'épis. Elle va s'asseoir auprès d'une gerbe)*

Allons, voilà qui n'est pas trop mal commencé. Quelle joie pour ma pauvre mère ! Ce vieux moissonneur ! Avec quelle bonté il m'a rempli ma corbeille ! J'aurais eu beau courir çà et là tout le jour, je n'en aurais jamais ramassé seulement la moitié. Que le bon Dieu l'en récompense ! Voici encore quelques épis à terre : quand je n'en glanerais qu'une poi-⁵gnée ou deux.... Je les ferai bien entrer en pressant un peu ; et puis, n'ai-je pas mon tablier ? Mon Dieu ! Voici un homme qui vient à moi d'un air fâché ; je ne crois pas avoir fait de mal pourtant.

SCÈNE II

Émilie, Hubert.

HUBERT *(l'arrêtant par le bras)*

Ah ! Petite voleuse, je vous y prends !

10

ÉMILIE

Que voulez-vous dire, Monsieur ? Je ne suis pas une petite voleuse ; je suis une honnête petite fille, entendez-vous ?

(Il lui arrache la corbeille des mains.)

HUBERT

Une honnête petite fille ! Toi, une honnête petite fille ? Que portez-vous donc là-dedans, l'honnête petite fille ?

ÉMILIE

Des épis, comme vous voyez.

15

HUBERT

Et ces épis sont apparemment poussés dans ta corbeille ?

ÉMILIE

Ah ! S'ils poussaient dans ma corbeille, je n'aurais pas besoin de prendre tant de peine à les ramasser dans les champs.

HUBERT

C'est donc volé !

ÉMILIE

Monsieur, ne me traitez pas si vilainement, je vous prie. J'aimerais mieux mourir de faim avec ma mère que de faire ce que vous dites là.

20

HUBERT

Mais ils ne sont pas venus se jeter d'eux-mêmes dans ta corbeille, de par tous les diables !

ÉMILIE

Mon Dieu ! Vous me faites peur avec vos jurements ; écoutez-moi. J'étais allée glaner dans ce champ là-bas. Il y avait un bon vieillard qui me voyait faire. « La pauvre enfant ! A-t-il dit, qu'elle a de peine ! Je veux la secourir. Il y avait des gerbes couchées sur son champ ; il en a tiré de pleines poignées d'épis, qu'il a jetées dans ma corbeille. Ce que l'on donne au pauvre, disait-il Dieu le rend, et.... »

25

HUBERT

Ah ! J'entends. Le vieillard de ce champ là-bas t'a donné plein ta corbeille d'épis que tu prends ici dans nos gerbes, n'est-il pas vrai ?

30

ÉMILIE

Allez plutôt lui demander à lui-même, il pourra vous le dire.

HUBERT

Que j'aie courir là-bas ! Oh bien ! Tu n'as qu'à attendre : je t'ai prise ici, tout est dit.

ÉMILIE

Mais quand je vous dis que je n'ai touché à aucune gerbe ! Le peu d'épis³⁵ que j'ai dans mon tablier, je les ai ramassés à terre, parce que j'ai cru que cela était permis. Cependant, si vous y avez du regret, je suis prête à vous les rendre ; tenez, voilà les vôtres.

HUBERT

Non, non, ceux-ci resteront avec ceux-là ; et où la corbeille restera, il faudra bien que tu restes aussi. Allons, suis-moi dans le chenil.

40

ÉMILIE *(avec effroi)*

Comment ! Que dites-vous, mon brave homme ?

HUBERT

Oh ! Oui, ton brave homme ! Je serais bien plus brave homme si je te laissais échapper, n'est-ce pas ? Dans le chenil, le dis-je ; allons ! allons !

ÉMILIE

Ah ! Je vous supplie, pour l'amour de Dieu ! Je n'ai ramassé ici, je vous assure, que la poignée d'épis que je vous ai rendue. Que dirait ma⁴⁵ pauvre mère si je ne rentrais pas de la journée, si elle apprenait que l'on m'a mise en prison ? Elle est capable d'en mourir.

HUBERT

Le grand malheur ! La paroisse en serait débarrassée.

ÉMILIE SE MET À PLEURER

Ah ! Si vous saviez quelle bonne mère c'est combien nous sommes pauvres ! Vous auriez pitié de nous.

50

HUBERT

Je ne suis pas ici pour avoir pitié des gens ; j'y suis pour les arrêter lorsqu'ils entrent sur les terres de monseigneur, et pour les fourrer en prison.

ÉMILIE

Mais lorsqu'on n'a rien fait, lorsqu'on est innocent comme moi ?

HUBERT

Oui, parle-moi de ton innocence ! Venir nous voler une pleine corbeille d'épis et me faire ensuite mille menteries ! Allons, allons, qu'on me suive ! 55

(Elle tombe auprès d'une gerbe.)

ÉMILIE

Ah ! Mon cher monsieur ! Ayez pitié de moi. Prenez, si vous voulez, ma corbeille : hélas ! Ma petite provision ne vous rendra guère plus riche ; mais laissez-moi aller, je vous en prie ; si ce n'est pas pour moi, que ce soit pour ma pauvre mère ! Je suis toute sa consolation, tout son secours. 60

(Il charge la corbeille sur son épaule. Émilie pleure à chaudes larmes et se jette à ses genoux.)

(Il s'éloigne en grommelant.)

HUBERT

Si je te laisse aller, ce n'est pas pour ta mère, au moins, je t'en avertis ; je voudrais la voir à cent lieues : c'est pour toi seule, parce que tes pleurnicheries m'ont un peu remué le coeur. Mais n'attends pas que ta 65

corbeille te suive : je la confisque pour la justice ; et puis, c'est vendredi jour d'audience, Monsieur le bailli prononcera une bonne amende ; si on ne la paye pas, en prison, et chassée du village. Allons, ne m'étourdis plus, ou tu verras ce qu'on y gagne. Mais voyez donc, si l'on n'était pas toujours à les épier, si petits qu'ils soient, ils nous enlèveraient, je crois, 70 jusqu'à la terre de nos champs.

SCÈNE III

(Elle s'assied à terre et appuie sa tête sur une gerbe. Elle pleure quelques moments en silence ; enfin elle se lève et regarde autour d'elle.)

(Après une petite pause.)

ÉMILIE *(seule)*

Ah ! Il s'en est allé, ce méchant homme ! Il m'emporte toute ma joie ; je perds tout, mes épis, ma jolie corbeille ; et qui sait encore ce qui nous en arrivera à ma mère et à moi ? Que ces petits oiseaux sont heureux ! Il leur est au moins permis de venir prendre quelques grains pour leur re- 75 pas, et moi... Mais qui sait si un méchant homme comme celui-ci n'est pas à les guetter pour les tuer avec son fusil ? Je vais les faire envoler, et je m'en irai ; car peut-être me punirait-on encore d'avoir repose ma tête sur cette gerbe... Mais qui sont ces deux enfants qui s'avancent ?

SCÈNE IV

Marcellin, Henriette, Émilie, essuyant ses larmes.

80

(Les sanglots empêchent Émilie de répondre.)

MARCELLIN

Ha ! Ha ! C'est donc toi, petite fille, que le garde-chasse vient de surprendre à voler les épis de nos gerbes ?

(Elle va à elle.)

HENRIETTE *(la regarde avec attention, et tire à part son frère)*

Elle a l'air d'une bonne petite fille, Marcellin. Elle pleure, ne l'afflige pas davantage par tes reproches. Le peu d'épis qu'elle a ramassés ne vaut pas la peine... Ma pauvre enfant, qu'as-tu donc à pleurer ?

85

ÉMILIE

C'est de voir qu'on m'accuse sans sujet, et que vous me croyez peut-être coupable.

MARCELLIN

Tu ne l'es donc pas ?

ÉMILIE

Non, vous pouvez m'en croire. J'étais allée glaner dans ce champ là-bas. Un vieux moissonneur a eu pitié de ma peine et m'a rempli ma corbeille⁹⁰ d'épis. Je viens ici en ramasser quelques autres que je vois éparpillés çà et là. Votre méchant garde-chasse me trouve auprès de cette gerbe et m'accuse de voler. Il me prend ma corbeille, et il m'aurait mise en prison si, par mes prières et par mes larmes pour ma mère, je n'avais tant fait qu'il m'a laissée aller.

95

HENRIETTE

Ah ! J'aurais bien voulu voir qu'il t'arrêtât ! Nous avons un bon papa, qui ne souffre pas qu'on fasse du mal aux pauvres, et qui t'aurait fait bien vile relâcher.

MARCELLIN

Oui, et qui te fera bientôt rendre ta corbeille, je t'en réponds.

ÉMILIE *(avec joie)*

Oh ! Le croyez-vous ? Mon cher petit monsieur ?

100

HENRIETTE

Marcellin et moi nous allons tant le prier.... Sois tranquille, il n'est jamais si content de nous que lorsque nous lui parlons en faveur des pauvres gens. Et nous poumons même te faire rendre ta corbeille sans lui en parler.

ÉMILIE

Ah ! Que vous êtes heureuse, ma jolie petite demoiselle, de n'avoir besoin du secours de personne et de pouvoir même secourir les autres !

105

MARCELLIN

Tu es donc bien pauvre, ma chère enfant ?

ÉMILIE

Il faut bien l'être, pour venir ramasser ici son pain avec tant de douleur.

HENRIETTE

Quoi ! C'est pour du pain que tu viens chercher des épis ? Je croyais, moi, que c'était pour faire cuire les grains sur une pelle bien rouge, et les manger ensuite, comme nous le faisons quelquefois mon frère et moi, quand personne ne nous regarde. 110

ÉMILIE

Eh ! Mon Dieu, non ! Ma mère et moi nous voulions battre ces épis et en donner les grains au meunier, pour avoir de la farine et en faire du pain. 115

HENRIETTE

Mais ma pauvre enfant, tu n'en auras pas grand' chose, et cela ne vous durera pas longtemps.

ÉMILIE

Et quand nous n'en aurions que pour un jour ou deux ! C'est encore un ou deux jours de plus que ma mère et moi nous aurions à vivre.

MARCELLIN

Eh bien ! Pour que tu aies encore un autre jour d'assuré, je vais te donner une pièce de douze sous, que j'ai gardée la dernière, parce qu'elle est toute neuve. 120

ÉMILIE

Ah ! Mon cher petit monsieur, tant d'argent. Non, non, je n'ose le prendre.

HENRIETTE *(en souriant)*

Tant d'argent ! Prends, prends toujours. Si j'avais ma bourse sur moi, je t'en donnerais bien davantage. Mais je te le garde, et tu n'y perdras rien. ¹²⁵

(Émilie rougit, reçoit la pièce, et lui serre la main sans lui répondre.)

MARCELLIN *(lui présentant encore la pièce)*

Reçois-la comme une médaille.

MARCELLIN

Ce n'est pas assez. Je vais courir à toutes jambes après notre garde-chasse, et il faudra bien qu'il me rende la corbeille, ou autrement....

ÉMILIE

Ah ! Ne vous donnez pas cette peine. Vous me promettez de me secourir, c'est assez pour moi. ¹³⁰

HENRIETTE

Dis-moi, où loges-tu ?

ÉMILIE

Ici, dans le village.

MARCELLIN

Nous ne t'avions pas encore vue ; et cependant nous venons ici tous les ans avec notre papa, au temps de la moisson. ¹³⁵

ÉMILIE

Nous n'y sommes que depuis huit jours. C'est chez une bonne vieille qui s'appelle Marguerite, et qui a montré bien de l'amitié à ma mère, oh ! Une bien grande amitié.

HENRIETTE

Quoi ! La vieille Marguerite ?

MARCELLIN

Nous la connaissons. C'est la veuve d'un pauvre tisserand, qui n'avait pas d'ouvrage. Mon papa la fait venir quelquefois pour ratisser le jardin. ¹⁴⁰

HENRIETTE

Veux-tu me conduire chez ta mère ?

ÉMILIE

Ce serait pour elle trop d'honneur. Une noble demoiselle comme vous....

HENRIETTE

Va, va, noTre papa ne veut point que nous nous croyions plus nobles que les autres ; et si tu n'as pas d'autres raisons.... ¹⁴⁵

ÉMILIE

Non, au contraire ; vous pourrez m'aider à la consoler de la perte de ma corbeille et de mes épis. Et puis ce méchant homme qui nous a encore menacées....

MARCELLIN

Ne crains rien de ses menaces. Tandis que ma soeur ira avec toi chez ta mère, je vais courir après lui ; et sûrement... Reviendras-tu ici ?

150

ÉMILIE

Si vous l'ordonnez, mon cher petit Monsieur.

MARCELLIN

Ta corbeille y sera avant que tu sois de retour.

ÉMILIE

Peut-être que je vous amènerai ma mère pour vous faire ses remerciements.

(Elle prend Émilie par la main et sort avec elle.)

HENRIETTE

Allons, allons, courons la trouver.

155

SCÈNE V

MARCELLIN *(seul)*

Que nous sommes heureux, ma soeur et moi, de n'être pas obligés, comme cette pauvre enfant, d'aller ramasser de tous côtés des épis pour vivre ! En vérité cette petite parle comme si elle avait été bien élevée : elle n'a point l'air malpropre et déguenillé des filles de nos paysans. Oh ! J'obtiendrai sûrement de mon papa.... Mais le voici qui vient avec Hubert. Bon, la corbeille est aussi de la compagnie.

160

SCÈNE VI

Marcellin, Monsieur de Beauval, Hubert.

(À Hubert.)

MARCELLIN *(en courant à son père)*

Ah ! Que je suis aise, mon cher papa, de vous rencontrer ! Rends-moi cette corbeille.

HUBERT

Doucement, doucement, Monsieur, vous allez m’arracher le cou.

165

MONSIEUR DE BEAUVAL

Que veux-tu faire de cette corbeille, Marcellin ?

MARCELLIN

Elle appartient à une pauvre petite fille, à qui ce vilain Hubert l’a prise avec les épis qu’on lui avait donnés. Vous saurez tout, mon papa.

HUBERT

Ho ! Ho ! On est donc vilain pour faire son devoir et pour ne pas aider les voleurs à faire leur coup ? Pourquoi donc monseigneur me donne-t-il des gages ?

170

MONSIEUR DE BEAUVAL

Je vous l’ai déjà dit plusieurs fois, Hubert, c’est pour empêcher les vagabonds de courir sur mes terres et d’incommoder mes vassaux, mais non pas pour arrêter et traîner en prison les pauvres, et encore moins

d'honnêtes nécessiteux, qui cherchent à se nourrir d'une miette de mon
superflu et de quelques épis échappés à une riche moisson. 175

HUBERT

Premièrement, je ne les empêche point de glaner tant qu'ils veulent,
lorsque la moisson est hors de champ ; mais tant qu'il y reste une
gerbe....

MARCELLIN *(ironiquement)*

Que ne dis-tu aussi lorsque les champs sont en friche et couverts de
neige ? Il y a grand' chose à ramasser, n'est-ce pas, lorsque la moisson
est rentrée ? 180

HUBERT

Vous n'entendez rien du tout à cela, Monsieur. Secondement, qui peut
nous répondre que ce ne sont pas des voleurs ?

MARCELLIN

Des voleurs, grand Dieu ! Des voleurs ! La petite fille m'a dit qu'elle
n'avait pris ici aucun épi, et que c'était un vieux moissonneur du champ
voisin qui lui avait rempli sa corbeille. 185

HUBERT

Bon, elle vous l'a dit ! Comme s'il y avait un mot de vérité dans ce que
ces gens-là vous disent ! Je l'ai surprise ici sur une gerbe.

MONSIEUR DE BEAUVAL

Qui détachait des épis ? 190

HUBERT

Je ne dis pas tout à fait cela. Mais sais-je, moi, ce qu'elle avait fait avant mon arrivée ? Et puis, n'est-ce pas un mensonge que cette histoire d'un vieux moissonneur qui lui remplit sa corbeille ? Oh ! Je reconnais bien là nos paysans : ce sont des messieurs si charitables !

MARCELLIN

Et moi je soutiens que ces épis lui ont été donnés, car elle me l'a dit ; et une si bonne petite fille ne saurait mentir. ¹⁹⁵

HUBERT

Et vous, n'avez-vous jamais menti, Monsieur ? Cependant nous vous regardons comme un brave gentilhomme.

(À Hubert en colère.)

MARCELLIN

Entendez-vous, mon papa, comme ce vilain Hubert me traite ? Non, si je mentais, je serais un méchant garçon ; mais je ne mens pas, ni la bonne petite fille non plus. Et c'est vous qui êtes un... ²⁰⁰

MONSIEUR DE BEAUVAL

Doucement, Marcellin, je suis content jusque-là de ta défense. On doit croire tous les hommes honnêtes gens jusqu'à ce que l'on soit bien convaincu du contraire ; mais l'on ne doit pas s'emporter contre ceux qui sont d'une opinion différente ; et il faut chercher à les ramener avec douceur à des pensées plus consolantes et plus vraies. ²⁰⁵

HUBERT

Non, non, Monseigneur, il vaut mieux croire tous les hommes méchants, jusqu'à ce que l'on voie, à n'en pouvoir douter, qu'ils sont honnêtes : c'est beaucoup plus sage. Lorsque je rencontre un boeuf sur ma route, je suppose toujours qu'il a la corne mauvaise, et je me retire de son chemin. Il peut se faire qu'il ne soit pas méchant ; mais je ne cours aucun risque à prendre mes précautions. Le plus sûr est toujours le meilleur. 210

MONSIEUR DE BEAUVAL

Si tous les hommes avaient ta façon de penser, Hubert, avec qui pourrions-nous vivre ? Et qu'en serait-il résulté entre toi et moi, si, au lieu de te donner un service honnête dans ma terre, pour procurer du pain à un vieux soldat réformé, je t'avais livré à la justice comme un vagabond qui n'avait ni certificat ni passeport ? 215

HUBERT

Oui, cela est vrai ; mais il est vrai aussi que je suis un honnête-homme.

MONSIEUR DE BEAUVAL

Je ne te garde auprès de moi que parce que j'en suis persuadé ; mais je ne pouvais le croire d'abord que sur ta parole et sur ta physionomie. 220

MARCELLIN

Oh ! Mon cher papa ! Si vous vous en rapportez à la parole et à la physionomie, vous en croiriez bien plus ma petite fille qu'Hubert.

HUBERT

Oui-da, Monsieur ! Regardez-moi en face. Voire papa sera certainement bien content de la physionomie de votre petite fille, si elle lui revient autant que la mienne. 225

MARCELLIN

Vraiment oui, il le sied bien, avec ta figure d'ours...

MONSIEUR DE BEAUVAL

Fi donc ! Marcellin.... Hubert, connais-tu la petite fille ?

HUBERT

Oui, je la connais et je ne la connais pas. Je sais qu'elle est ici depuis dix à douze jours, avec sa mère ; mais comment et pourquoi elles y sont venues, il n'y a que Monsieur le bailli qui puisse vous en instruire. Vous le direz, Monseigneur ? C'est bien mal fait à lui de recevoir cette espèce de gens dans la paroisse, pour y être nourris aux dépens de la communauté. 230

MARCELLIN

Eh bien ! C'est moi qui les nourrirai, oui, moi. 235

HUBERT

Vous avez donc quelque chose à vous, Monsieur ?

MARCELLIN

Si je n'ai rien, mon papa en a assez.

(Il compte dans sa main.)

HUBERT

En attendant, toute la communauté murmure. Mais lorsqu'on graisse la patte aux gens en place... car j'imagine que Monsieur le bailli...

MARCELLIN

Ne voilà-t-il pas qu'il dit aussi des injures à Monsieur le bailli ? Je le lui dirai, va ! 240

MONSIEUR DE BEAUVAL

Doucement, mon fils. Je vois, Hubert, qu'il est impossible de guérir ton esprit soupçonneux ; mais je conçois des soupçons à mon tour. Tu juges que cette petite fille a rempli ici sa corbeille, parce que tu l'as trouvée dans mon champ, auprès d'une gerbe ; tu juges que Monsieur le bailli s'est laissé corrompre pour de l'argent, parce qu'il a reçu une pauvre famille dans le village. Eh bien ! Je juge aussi que tu n'as retenu la corbeille de la petite fille que parce qu'elle n'a pas eu de l'argent ou quelques prises de tabac à te donner, et qu'à ce prix tu l'aurais volontiers relâchée. 245

250

HUBERT

Quoi ! Monseigneur, vous pourriez croire ?...

MONSIEUR DE BEAUVAL

Pourquoi ne veux-tu pas que je pense sur ton compte ce que tu te permets de penser sur le compte des autres ?

HUBERT

Tenez, Monseigneur, il vaut mieux que je me taise. Et quand je verrais ces mendiants charger sur les épaules vos champs, vos bois et vos prairies... Faut-il porter la corbeille chez Monsieur le bailli ? 255

MARCELLIN

Oh ! Non, non, mon cher papa, je vous en supplie.

MONSIEUR DE BEAUVAL

Hubert, vous la rapporterez chez la pauvre femme, et vous ferez des excuses à la petite fille.

HUBERT

Des excuses, Monseigneur ! Des excuses, y pensez-vous ? Moi lui aller
faire des excuses ! Et pourquoi ? 260

MARCELLIN

Pourquoi ? Pour l'avoir affligée sans sujet, et pour lui avoir fait l'affront de l'accuser d'une bassesse.

HUBERT

Si elles n'Ont pas d'autres excuses ni d'autre corbeille....

MONSIEUR DE BEAUVAL

Hubert, si j'avais commis une injustice envers vous, je ne balancerais
pas à la réparer. Et pour vous en convaincre, j'irai moi-même, je rappor-
terai la corbeille et je ferai des excuses en votre nom. 265

HUBERT

Chargez-vous-en plutôt, Monsieur Marcellin.

MARCELLIN

Oh ! De tout mon coeur. Mon cher papa, la petite fille doit revenir à l'instant avec Henriette, qui est allée consoler sa mère : il faut l'attendre.

270

(Il s'éloigne en grommelant.)

HUBERT

En ce cas-là, je n'ai plus rien à faire ici. Je vois que nous allons avoir tant de mendiants dans ce village, qu'il nous faudra bientôt mendier nous-mêmes.

SCÈNE VII

Monsieur de Beauval, Marcellin.

275

MARCELLIN

Mon papa, entendez-vous ce qu'il dit ?

MONSIEUR DE BEAUVAL

Oui, mon fils, et je lui pardonne volontiers son humeur.

MARCELLIN

Mais comment pouvez-vous garder ce méchant homme ?

MONSIEUR DE BEAUVAL

Il n'est pas méchant, mon ami. C'est un zèle outré pour nos intérêts qui l'égare. Il m'est très attaché, et il remplit exactement ses devoirs.

280

MARCELLIN

Mais s'il est injuste ?

MONSIEUR DE BEAUVAL

Tu viens d'entendre qu'il ne croit pas l'être. Son unique défaut est de suivre trop littéralement ce qui lui a été prescrit, et de n'avoir pas assez d'intelligence pour faire de justes distinctions entre les personnes et les circonstances.

285

MARCELLIN

Expliquez-moi cela, mon papa, je vous prie.

MONSIEUR DE BEAUVAL

Très volontiers, mon ami. En l'installant dans sa place, je lui ai ordonné d'écarter de ce village les vagabonds et d'amener devant le juge ceux qu'il y surprendrait. Cet ordre ne pouvait regarder que ces malheureux qui se nourrissent de vols et de brigandages, et qui viendraient piller ou²⁹⁰ assassiner.

MARCELLIN

Ah ! Je comprends. Et lui, il regarde comme des scélérats ceux qui n'ont pour subsister que les secours des autres ; et il ne s'informe point si c'est la vieillesse, des maladies ou des malheurs inévitables qui les ont réduits à cet état.

295

MONSIEUR DE BEAUVAL

Très bien, mon fils, car les circonstances changent bien la nature des choses. Par exemple, tu as mis trop peu de réflexion dans la querelle que lu as eue avec lui. Sais-tu si la mère de cette petite fille n'est pas une

personne vicieuse, si la petite fille elle-même ne l'a pas fait un mensonge et n'a pas effectivement dérobé ces épis à mes gerbes ?

300

MARCELLIN

Non, mon cher papa, c'est impossible.

MONSIEUR DE BEAUVAL

Pourquoi cela serait-il impossible ? As-tu pris des éclaircissements ? Sais-tu qui elle est, quelle est sa mère, et dans quel dessein elles sont venues ici ?

MARCELLIN

Ah ! Si vous l'aviez seulement vue ! Si vous l'aviez seulement entendue ! Son langage, sa figure, ses larmes !... Elle est si pauvre, qu'elle a besoin d'une poignée d'épis pour se procurer du pain. A-t-on besoin d'en savoir davantage ? Dois-je laisser mourir un pauvre de faim, parce que je ne sais pas encore s'il mérite mon assistance ?

305

MONSIEUR DE BEAUVAL

Embrasse-moi mon fils ; conserve toujours ces généreuses dispositions envers les pauvres, et Dieu te bénira, comme il m'a béni moi-même pour de pareils sentiments, en les faisant naître dans ton jeune coeur. La clémence est toujours préférable à la sévérité. L'insensibilité ne peut conduire qu'à l'injustice, et, si celui qui sollicite notre pitié ne la mérite pas, c'est sa faute, et non pas la nôtre.

310

315

MARCELLIN

Mais, mon cher papa, il n'est guère prudent de confier à des personnes comme Hubert un emploi où l'on peut commettre des injustices.

MONSIEUR DE BEAUVAL

Tu aurais raison, mon fils, si je lui avais laissé le pouvoir de condamner ou d'absoudre lui-même. Il ne peut tout au plus commettre qu'une injustice passagère, à laquelle il est facile de remédier ; et cet inconvénient est inévitable. Pour juger les choses suivant les principes de l'équité, j'ai dans mon bailli un homme plein de lumières, de droiture et de noblesse dans les sentiments. Il m'a rendu un témoignage favorable de la petite fille et de sa mère, lorsqu'il les a reçues dans le village, et il m'a appris qu'elles demeurent chez, la vieille Marguerite, qui est une très honnête femme.

MARCELLIN

Mais si Hubert avait battu la petite fille comme il l'en a menacée ?

MONSIEUR DE BEAUVAL

Il ne se serait jamais porté à cet excès. Je lui ai défendu, sous peine de perdre son emploi, de frapper qui que ce soit, même les personnes qu'il prendrait en faute ; et il suit à la rigueur les ordres que je lui donne.

MARCELLIN

Ah ! Mon cher papa, voici ma soeur qui revient avec la petite fille.

MARCELLIN *(courant avec la corbeille vers Émilie)*

Tiens, mon enfant, voilà ta corbeille ; il n'y manque pas un seul épi.

(Elle aperçoit Monsieur de Beauval.)

ÉMILIE

Ô ma chère corbeille ! Que je vous ai d'obligations, mon bon petit Monsieur ! Qui est ce monsieur-là ?

SCÈNE VIII

Monsieur de Beauval, Marcellin, Henriette, Émilie.

335

HENRIETTE *(courant vers son père, et lui sautant au cou)*

C'est notre bon papa.

(En s'avançant.)

MARCELLIN *(à Émilie)*

Oh ! C'est un bon père, je t'assure ; tu n'as rien à craindre. Viens, je veux te présenter à lui. Il a bien rabroué le vieux père Hubert, pour t'avoir maltraitée.

**ÉMILIE S'AVANCE TIMIDEMENT VERS M. DE BEAUVAL
ET LUI BAISE LA MAIN**

Monsieur, me pardonnerez-vous cette liberté ? Oh ! Que vous avez de braves enfants !

340

MONSIEUR DE BEAUVAL

Marcellin a raison ; en la voyant on ne peut douter de son innocence. Cet air décent, ce langage, n'annoncent pas une éducation commune.

ÉMILIE *(bas à Marcellin et à Henriette)*

Est-ce que j'aurais fâché votre papa ? Il parle tout seul.

MONSIEUR DE BEAUVAL *(qui l'a entendue)*

Non, ma chère fille. Si mes enfants en ont bien agi envers toi, ils n'ont rien fait que tu ne paraisses mériter.

345

HENRIETTE

Et qu'elle ne mérite aussi, mon papa. Ah ! Si vous aviez vu sa mère !

MONSIEUR DE BEAVAL

Qui est ta mère, mon enfant ? Qui vous a engagées à venir dans ma terre ? Et quelles ressources avez-vous pour vivre ?

ÉMILIE

Nous vivons.... Ah ! Grand Dieu, je ne sais pas de quoi. Nous vivons de peu ou de rien. Nous passons le jour, et quelquefois la nuit, à coudre et à filer, pour avoir du pain. La vieille Marguerite donne le couvert à ma mère ; elles m'ont envoyée aujourd'hui, aux champs pour glaner. Hélas ! Mon apprentissage ne m'a pas trop bien réussi. 350

MARCELLIN *(bas à Émilie)*

Pas si mal que tu penses. Ma soeur et moi, nous voulons obtenir de mon papa qu'il te fasse donner des épis sans glaner. 355

MONSIEUR DE BEAVAL

Mais où demeuriez-vous auparavant ?

ÉMILIE

Dans le village de Nanterre, qui est à quelques lieues d'ici. La vie y était trop chère : la vieille Marguerite engagea ma mère à venir chez elle, et lui offrit un logement pour rien. 360

(À Émilie.)

MONSIEUR DE BEAUVAL (*à part*)

Si des gens aussi pauvres exercent la bienfaisance, quels devoirs nous avons à remplir ! Ton père vit-il encore ? Quel est son état ?

MARCELLIN

Je gagerais bien que ce n'est pas un paysan.

HENRIETTE

Je le parierais aussi, surtout depuis que j'ai vu sa mère.

ÉMILIE (*embarrassée*)

Mon père ?... Je n'en ai plus. Je ne l'ai même jamais vu. Il était mort quand je suis née. Ah ! S'il vivait encore !

365

MONSIEUR DE BEAUVAL

Et tu ne sais pas qui il était ? Comment il s'appelait ?

ÉMILIE

Ma mère vous en instruira mieux que moi.

MONSIEUR DE BEAUVAL

Ne pourrais-je pas lui parler ?

HENRIETTE

Oh ! Oui, mon papa. Elle va venir elle-même ; elle ne m'a demandé qu'un moment pour s'arranger un peu.

370

MONSIEUR DE BEAUVAL

Et qui t'a élevée ?

ÉMILIE

Elle seule, monsieur. Elle m'a appris à lire et à écrire. Elle m'a instruit dans ma religion et me donne quelques leçons de dessin.

MONSIEUR DE BEAUVAL

De dessin ? Je n'en doute plus : c'est un rejeton de quelque famille distinguée, que des malheurs ont réduite à l'indigence.

375

HENRIETTE

Ah ! La voici qui vient.

MARCELLIN

Est-ce elle ?

MONSIEUR DE BEAUVAL *(à part)*

Je brûle d'éclaircir ce mystère. Cette enfant me rappelle des traits connus, mais que je ne sais encore démêler.

380

SCÈNE IX

Monsieur de Beauval, Madame de Joinville, Marcellin, Henriette, Émilie.

(Madame de Joinville s'avance timidement. Henriette lui prend la main avec vivacité et l'entraîne vers son père.)

ÉMILIE (*courant au-devant de sa mère, qui paraît embarrassée en voyant M. de Beauval*)

Venez, ma maman, ne craignez rien. C'est le père de ces deux aimables enfants qui nous montrent tant d'amitié, et il est bon, aussi bon que ses enfants.

HENRIETTE

Oh ! Notre bon papa est instruit de tout.

385

MADAME DE JOINVILLE

J'ose me flatter, Monsieur, que vous n'avez pas soupçonné mon Émilie.

MONSIEUR DE BEAUVAL

On n'a besoin, Madame, que de vous voir, vous et votre fille, pour prendre de vous l'opinion la plus avantageuse.

MARCELLIN

Elle s'appelle Émilie ? Oh ! Mon papa, on voit bien qu'elle n'était pas née pour glaner.

390

MADAME DE JOINVILLE

La nécessité impose quelquefois des lois cruelles, et, pourvu qu'on ne fasse rien de déshonorant....

MONSIEUR DE BEAUVAL

On ne doit point rougir de la pauvreté. Elle peut s'allier avec toutes les vertus. Mais oserais-je vous demander, Madame, qui vous êtes ?

HENRIETTE

Elle s'appelle Madame Laborie.

395

(Elle regarde les enfants.)

MADAME DE JOINVILLE

Je ne crois pas, Monsieur, devoir vous déguiser mon vrai nom. Je me vois même dans la nécessité de vous le découvrir pour me justifier dans votre esprit de l'état dans lequel vous me voyez descendue. Cependant je voudrais ... Vous faire cet aveu sans témoin. Ce n'est pas que je rougisse démon abaissement ; mais, si mon nom était connu, je craindrais de trouver parmi les gens du peuple des âmes peu généreuses qui se feraient peut-être un plaisir de m'humilier, parce qu'il nous arrive souvent de ne pas agir plus noblement à leur égard, lorsque nous sommes dans la prospérité. 400

MARCELLIN

Eh bien ! Je n'écouterai point. 405

HENRIETTE

Et moi, je n'en dirai pas un mot, je vous assure ; et, qui que vous soyez, Émilie sera toujours ma bonne amie.

MONSIEUR DE BEAUVAL

Croyez, Madame, que je ne vous aurais pas demandé ces particularités sans un intérêt pressant, et si je n'étais pas dans la résolution de réparer les injustices du sort. 410

MADAME DE JOINVILLE

Je suis née d'une famille noble, mais peu favorisée de la fortune. J'ai passé ma jeunesse à Paris, auprès d'une dame de condition, en qualité de demoiselle de compagnie. Il y a huit ans que je fis connaissance avec

Monsieur de Joinville, lieutenant-colonel de cavalerie, qui était venu passer quelques mois dans la capitale.

415

MONSIEUR DE BEAUVAIL *(avec transport)*

Joinville ! Joinville !

MADAME DE JOINVILLE

Il prit de l'inclination pour moi ; ses vertus m'avaient prévenue en sa faveur ; je lui donnai ma main et, quelques jours après notre mariage, nous nous retirâmes dans une terre qu'il possédait en Provence.

MONSIEUR DE BEAUVAIL

Oh ! C'est lui ! C'est lui. Je retrouve tous ses traits sur la figure de cette enfant.

420

MADAME DE JOINVILLE

Que dites-vous, Monsieur ?

MONSIEUR DE BEAUVAIL

Poursuivez, Madame ; je vous en conjure.

(Elle laisse couler des larmes.)

MADAME DE JOINVILLE

J'abrègerai autant qu'il sera possible. Nous commençons à goûter, dans une paisible retraite, les douceurs de la plus tendre union. Mais, hélas ! Les fatigues de la guerre avaient altéré la santé de mon époux, et une maladie cruelle termina sa vie en peu de jours.

425

HENRIETTE (à Émilie)

Pauvre enfant ! Tu as été orpheline bien jeune.

ÉMILIE

Hélas ! Même avant d'être née.

MADAME DE JOINVILLE

Il me laissa enceinte de cette enfant que vous voyez. Je lui donnai la
naissance dans la douleur. Aussitôt que les frères de mon mari, gens 430
durs et intéressés, virent qu'il n'y avait point d'héritier mâle, ils se
mirent en possession de ses fiefs ; et, comme nous avions de jour en
jour différé de faire revêtir nos articles de mariage de toutes les formali-
tés essentielles, je fus obligée de me contenter de ce qu'ils voulurent 435
bien me laisser pour ma fille et pour moi.

MONSIEUR DE BEAUVAL

Leur indigne avarice me fait juger que la somme fut modique, et ne put
suffire longtemps.

MADAME DE JOINVILLE

Elle me servit à vivre encore quelques années en Provence, dans
l'attente d'un léger douaire que je me flattais d'obtenir. Enfin, lorsque je 440
vis mes espérances déçues, je pris la résolution de retourner à Paris, au-
près de mon ancienne bienfaitrice. J'appris à mon arrivée que cette
dame venait de mourir. Je n'eus pour lors d'autre ressource que de
vendre ce qui me restait de mes bijoux et de mes habits, et de subsister
du travail de mes mains. Je me retirai à Nanterre, pour y vivre incon- 445
nue. Il y a quelque temps que j'y rencontrai par hasard une femme que
j'avais connue autrefois et qui demeure dans ce village.

HENRIETTE

Mon papa, c'est la vieille Marguerite.

MADAME DE JOINVILLE

Elle avait servi chez la dame dont je vous ai parlé. Je lui avais donné, dans une cruelle maladie, des soins qui me valurent son attachement. Je lui exposai ma situation : elle me proposa de venir demeurer ici, où je pourrais vivre dans une obscurité plus profonde. C'est à elle que je dois l'hospitalité, et, comme elle n'a personne pour lui fermer les yeux, elle m'a fait entendre que j'hériterais à sa mort de sa petite chaumière. Vous voyez....

455

MONSIEUR DE BEAUVAL

C'en est assez, Madame. Cette généreuse femme ne me surpassera point en reconnaissance. J'ai une joie inexprimable de pouvoir enfin acquitter une dette que j'ai contractée envers votre digne époux.

MADAME DE JOINVILLE

Comment, Monsieur ! Est-ce que vous l'auriez connu ?

MARCELLIN

Le père de cette bonne Émilie ?

460

HENRIETTE

Ô ma chère Émilie, je vois que nous allons te garder avec nous. Mais quoi ! Tu pleures ?

ÉMILIE

Ne me plaignez pas, je ne pleure que de plaisir.

MONSIEUR DE BEAUVAL

C'est à lui que je dois la vie : quel bonheur pour moi de pouvoir reconnaître ce bienfait envers son épouse et son enfant ! J'ai servi sous lui pendant la dernière guerre d'Allemagne. Dans une affaire malheureuse, où j'étais épuisé de fatigue, un cavalier ennemi avait le sabre levé sur ma tête. C'en était fait de moi, si mon digne lieutenant-colonel ne m'eût sauvé en se précipitant sur lui. 465

MADAME DE JOINVILLE

Je le reconnais bien à ces traits : il était aussi brave que généreux. 470

MONSIEUR DE BEAUVAL

Quelques jours après, je fus commandé en détachement pour, une expédition périlleuse. Nous fûmes, enveloppés et forcés de nous rendre après une longue résistance. Mes équipages avaient été pillés. J'étais dénué d'habits et d'argent. Monsieur de Joinville fut instruit de mon sort et me fit recommander au général ennemi. J'obtins, grâce à lui, tous les secours dont j'avais besoin dans le traitement d'une blessure profonde que j'avais reçue. Je fus plus de deux ans à me rétablir, et, lorsque je revins dans ma patrie, je n'eus que le temps de l'embrasser à mon passage, étant obligé de m'embarquer aussitôt pour les Indes. Un mariage avantageux que j'y ai fait m'a ramené, il y a six ans, en France. Je me disposais à voler dans ses bras lorsque j'appris qu'il ne vivait plus. Que j'étais loin de penser que son épouse et sa fille fussent dans la situation où j'ai la douleur de vous trouver ! 475 480

MADAME DE JOINVILLE

Grand Dieu ! Grand Dieu ! Par quelles voies miraculeuses m'as-tu conduite ici ? 485

MARCELLIN

Quoi ! Ton père a sauvé la vie au nôtre !

HENRIETTE

Combien nous devons t'aimer !

(Émilie s'avance vers lui et lui baise la main.)

(À Émilie, qui lui tient toujours la main.)

MONSIEUR DE BEAUVAL

Viens, mon Émilie : tu retrouveras en moi le père que tu as perdu. Mes enfants ont aussi besoin d'une seconde mère qui remplace celle qui leur a été enlevée. L'éducation que vous avez donnée à votre aimable fille ...
me fait voir, Madame, combien vous êtes digne de remplir un emploi si
délicat. Je vais prendre toutes les précautions nécessaires pour que vous
n'ayez plus à craindre une seconde fois les coups imprévus de la for-
tune. Oui, ma chère fille, je ne mettrai plus de différence entre toi et mes
enfants. Tu es la vivante image de ton généreux père, et tu es aussi
digne de ma tendresse qu'il l'était de ma reconnaissance.

MADAME DE JOINVILLE *(saisissant avec transport la main de Monsieur de Beauval)*

Comment pourrai-je répondre à tant de bienfaits, Monsieur ? Je n'ai que des larmes pour exprimer ce que je sens.

HENRIETTE *(l'embrassant)*

Ô ma nouvelle maman ! Vous serez donc toujours auprès de nous avec Émilie ? Vous verrez comme nous serons empressés à vous obéir.

MARCELLIN

Oui, Émilie sera ma seconde soeur. Elle n'ira certainement plus glaner.
Ah ! Méchant Hubert, comme je vais me moquer de toi !

(À Monsieur de Beauval.)

MADAME DE JOINVILLE

Mon cher petit troupeau ! De quelle joie vous remplissez mon âme ! Au lieu d'un enfant, j'en ai donc trois ? Non, aucune mère ne m'égalerait pour les soins et pour la tendresse. Permettez-vous, Monsieur, que j'aille apprendre cette heureuse nouvelle à ma bonne Marguerite ? Je crains qu'elle n'en meure de plaisir.

MONSIEUR DE BEAUVAL

Rien de plus juste, Madame ; et moi, je vais faire préparer votre appartement au château.

HENRIETTE

Mon papa, me permettez-vous de suivre Émilie et ma nouvelle maman ?

MARCELLIN

Et moi aussi, je voudrais bien aller avec elles.

MONSIEUR DE BEAUVAL

Je le veux bien, mes enfants. Vous ramènerez ensuite au château Madame de Joinville et sa fille, sans oublier la bonne Marguerite, que j'invite aussi à venir dîner avec nous.

MARCELLIN *(à Émilie, qui veut emporter la corbeille)*

Non Émilie, cela n'est plus fait pour toi. La corbeille restera ici.

515

ÉMILIE

Ah ! Monsieur, pour rien au monde je ne donnerais cette corbeille. Je lui dois mon bonheur, le bonheur de ma mère, celui de vous avoir connu, notre vie et notre bien-être. Non, ma chère petite corbeille, je ne rougirai jamais de toi.

(Elle la relève, et s'en charge avec beaucoup de peine.)

HENRIETTE

Du moins ôtez-en les épis, elle sera plus légère.

520

ÉMILIE

Non, non. Ces épis sont à moi ; car le bon vieillard me les a bien donnés, quoi qu'en ait pu dire Hubert. Je veux en faire présent à notre vieille Marguerite.

MONSIEUR DE BEAUVAL

Elle ne sera pas oubliée à la prochaine moisson ; et dès ce moment elle a du pain assuré pour toute sa vie.

525

MADAME DE JOINVILLE

Que le ciel vous récompense de votre générosité dans vos enfants !